

ÉGYPTE
monde arabe

Égypte/Monde arabe

27-28 | 1996
Les langues en Égypte

L'arabisation de l'Égypte : le témoignage papyrologique

Sophia Björnesjö



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ema/1923>
DOI : 10.4000/ema.1923
ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1996
Pagination : 93-106
ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Sophia Björnesjö, « L'arabisation de l'Égypte : le témoignage papyrologique », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], Première série, Les langues en Égypte, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 30 avril 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/ema/1923> ; DOI : 10.4000/ema.1923

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Tous droits réservés

L'arabisation de l'Égypte : le témoignage papyrologique

Sophia Björnesjö

- 1 La conquête de l'Égypte par l'armée arabe de 'Amr b. al 'As, en 641 ap. J.-C., va incorporer ce pays dans un monde nouveau, celui de l'empire arabo-musulman naissant. La nouvelle capitale, Fustât, sera dans un premier temps peuplée de familles et tribus venues d'Arabie qui seront réparties dans des quartiers ou « lotissements » [*hitta.pi. hitat*). Au moment de la conquête deux langues sont utilisées en Égypte : le copte, dernière forme de l'égyptien ancien, et le grec, langue administrative officielle de l'Égypte byzantine. Le tableau va ensuite s'enrichir de l'arabe, qui deviendra la langue de l'administration centrale tout en étant la langue quotidienne des nouveaux arrivants. Le copte et le grec continueront d'être utilisés couramment pendant les premiers siècles qui suivront l'arrivée des Arabes. Mais l'arabe, d'une langue utilisée uniquement par les conquérants, deviendra graduellement la langue parlée par l'ensemble de la population, d'origine égyptienne comme arabe, chrétienne ou musulmane. Les sources historiques portant sur ces périodes de transition (moitié du VIIe siècle-XIe siècle) sont rares et souvent obscures ¹. Dans ce contexte, la documentation papyrologique constitue un apport précieux. Il s'agit pour la plupart de documents relevant de la vie quotidienne (textes administratifs, commerciaux, lettres privées) et qui nous permettent, dans une certaine mesure, d'avoir une approche peu chargée de considérations idéologiques. Le climat sec de l'Égypte et les excellentes conditions de conservation de son sol ont contribué à préserver une partie importante de cette source exceptionnelle qu'est la documentation papyrologique. Dès les plus hautes époques pharaoniques, le papyrus servit de support aux textes religieux, médicaux, administratifs, littéraires ou privés, écrits en hiéroglyphes et plus tard en démotique. Mais les sites archéologiques de la vallée du Nil et du Fayoum ont notamment fourni une vaste quantité de papyrus grecs datant des époques ptolémaïque, romaine, byzantine et islamique.
- 2 Aujourd'hui, quand on parle des papyrologues/on pense en premier lieu à ceux qui travaillent sur les textes grecs. Les papyrus démotiques ou coptes ne sont pas d'une importance moindre, mais le hasard archéologique - préservation des sites aussi bien que

des découvertes - a fait que le nombre de papyrus grecs mis à jour, étudiés et publiés est impressionnant. La papyrologie arabe fait un peu effet de parent pauvre à côté des prestigieux ensembles que constituent la papyrologie égyptologique et la papyrologie grecque. Ceci est d'abord dû au fait qu'au siècle dernier, lorsque les archéologues ont commencé à explorer les *kôm* archéologiques (collines de décombres), ce sont surtout les sites antiques qui ont attiré l'attention des chercheurs. Parmi ces archéologues pionniers, certains n'accordaient que peu d'attention au matériel d'origine arabe, trop récent à leurs yeux. Beaucoup de renseignements d'ordre archéologique et historique ont ainsi été perdus à jamais. Par ailleurs, les couches médiévales de sites ayant connu de longues occupations ont souvent été ravagées par des exploitations de types divers : carrières, installation de chauffours, enlèvement du *sibah* (engrais formé par les couches riches en matières organiques des sites archéologiques), ou simplement pillage. De nombreux sites occupés aux périodes qui intéressent le papyrologue arabe ont connu une occupation intense et ininterrompue, ce qui réduit à néant toute possibilité d'exploration archéologique sérieuse.

- 3 Il est donc difficile de savoir si le fait que les papyrus arabes sont quantitativement moins importants que les papyrus grecs et démotiques est dû au hasard de la préservation archéologique, ou si cela reflète un ralentissement de l'activité économique et administrative pendant les siècles qui ont suivi la conquête arabe. N'oublions pas que le grec a été une langue écrite importante pendant au moins dix siècles (du III^e siècle av. J.-C. au VII^e ap. J.-C.) alors que les papyrus arabes couvrent une période de quatre siècles au mieux (du VIII^e au XI^e siècle). Enfin, la papyrologie arabe a en vérité attiré peu de chercheurs arabisants : la grande difficulté de lecture que présentent ces documents (mauvais état de certains fragments, écritures délicates à déchiffrer, le plus souvent sans aucun point diacritique, et contenu des textes parfois austère) peut paraître décourageante, surtout face à la richesse de la littérature arabe médiévale classique (publiée ou conservée sous forme de manuscrits dans les bibliothèques). Les papyrus arabes qui ont été préservés et que l'on trouve maintenant dispersés entre l'Égypte et des collections et musées du monde entier constituent malgré tout un ensemble documentaire très important pour les hautes époques de l'histoire de l'Égypte arabe ².
- 4 La question de l'arabisation de l'Égypte a intéressé plusieurs chercheurs ³, le plus souvent en relation avec l'islamisation du pays ⁴. Des linguistes se sont penchés sur la question de l'émergence du moyen arabe [*middle arabic*] d'après divers types de sources ⁵. Le but de cette communication n'est pas de renouveler la question de l'arabisation de l'Égypte, mais plutôt de présenter l'état de la question du point de vue de l'historien, en insistant sur les quelques points de repères que nous fournissent les diverses sources disponibles, en particulier la documentation papyrologique.
- 5 Lorsque les Arabes arrivent en Égypte, le copte est surtout employé dans les écrits de caractère privé ; c'est également la langue utilisée par l'église monophysite. Le grec est, certes, la langue officielle, mais elle est largement pratiquée dans les milieux lettrés, le plus souvent bilingues. L'arabe va donc venir se greffer dans ce contexte et s'imposera rapidement dans les écrits de caractère officiel. Les tout premiers documents émanant de la nouvelle administration étaient encore écrits en grec et suivaient la forme des documents officiels byzantins. Mais nous trouvons des papyrus bilingues datant du tout début de la présence arabe sur le sol égyptien. Un papyrus datant de Gumâda al-awwal de 22H/643 AD ⁶ constitue un reçu de la part du commandant militaire Abdallah b. Gâbir confirmant au pagarche du nome héracléopolite (Moyenne-Égypte) la réception des 65

moutons réclamés pour le ravitaillement de ses troupes. Le document contient deux textes, l'un en grec et l'autre en arabe. Le texte grec ne constitue pas la traduction littéraire du texte arabe car ce dernier comporte plus de détails et de précisions. Les noms des scribes sont précisés, le texte grec ayant été copié par le notaire et diacre Jean, et le texte arabe par un certain Ibn Hadid, Ce document est exceptionnel car tous les autres documents que nous connaissons de ces hautes époques ont été rédigés en grec, y compris d'autres ordres émanant de l'administration du même commandant, 'Abdallah B. Gâbir ⁷. Une correspondance qui s'étale sur trois ans (708-711) entre le gouverneur d'Égypte, Qurra b. Sarik, et un pagarche de la Haute-Égypte (Basile de la ville d'Isqaw, anciennement Aphrodito) constitue un apport précieux sur ces époques obscures. En effet, ces lettres sont écrites en grec ou en arabe, quelques-unes sont bilingues ⁸. Elles proviennent toutes de l'administration de Qurra ; Basile devait probablement connaître un arabophone capable de lui traduire les ordres rédigés en arabe. Aucune des réponses de Basile à Qurra ne nous étant parvenue, nous ne connaissons donc pas le niveau de langue de celui qui lui servait de scribe ou de traducteur. Était-ce un Égyptien qui avait appris quelques rudiments d'arabe pour pouvoir servir dans l'administration, ou un Arabe connaissant au moins le grec, installé en province ? Par ailleurs, dans la correspondance à peu près contemporaine (entre 703 et 712-723) entre un pagarche de la ville d'Apollônos Anô (Edfû) et l'administration de l'émir de Thebaïde, ou de Thebaïde et Arcadie réunies (Haute et Moyenne-Égypte), on ne trouve aucun document écrit en arabe ⁹. Dans les relations entre un chef-lieu de province et les pagarches des petites villes en ce début du VIII^e siècle, l'arabe est totalement absent à l'exception de quelques utilisations de la *basmala* (en grec) lorsqu'il s'agit d'écrits émanant de l'émir lui-même, et non de ses subordonnés. Notons que cette correspondance date en partie du règne du calife omeyyade 'Abd al-Malik b. Marwân (685-705), qui imposa l'arabe comme langue officielle ; en théorie, les écrits émanant de l'administration centrale étaient désormais obligatoirement bilingues, grec-arabe. Mais ceci mettra un certain temps avant d'être appliqué au niveau de l'administration plus provinciale, comme le montre l'exemple d'Edfû. Par ailleurs, les fouilles d'Edfû ont mis à jour des papyrus et des *ostraca* arabes plus tardifs (IX^e et X^e siècles), parfois dans des couches qui contenaient également du matériel écrit en copte ¹⁰. Dans les textes de protocoles, on cessa d'utiliser le grec à partir des années 728-732 ap. J.-C. Le copte et même le grec continueront à être employés dans les documents privés (ou littéraires) jusqu'aux IX^e, X^e et parfois même XI^e siècles. L'arabe commence à s'imposer petit à petit et, en l'espace d'à peu près deux siècles, va devenir, de la langue des conquérants, une langue pratiquée couramment dans divers milieux.

- 6 La documentation papyrologique dont nous disposons nous permet d'avoir quelques points de repères sur le processus d'arabisation du pays. Mais il est difficile d'envisager une périodisation de ce processus. Les différences régionales ou sociales sont trop importantes pour nous permettre de traiter l'arabisation de l'Égypte comme un phénomène homogène. Une lettre concernant une transaction commerciale entre la Moyenne-Égypte et l'Ifrîqiyya, datant vraisemblablement de la deuxième moitié du VIII^e siècle, nous montre que dès les années qui ont suivi la conquête, la présence arabe n'était pas uniquement militaire, mais que des marchands arabophones se sont empressés d'explorer le marché égyptien et ses potentiels commerciaux ¹¹. Mais il s'agit probablement d'Arabes et non d'Égyptiens arabophones. Leur langue de communication est forcément l'arabe, mais cela ne veut pas dire qu'ils trouvent déjà en Égypte des interlocuteurs, marchands ou producteurs, qui connaissent l'arabe. La plupart des

premiers papyrus privés ou commerciaux écrits en arabe concernent des Arabes - et/ou des musulmans - et leurs clients. Quelques lettres de la fin du VIII^e siècle nous montrent que l'on rencontre dès ces hautes époques des Égyptiens portant des noms typiquement chrétiens et qui comprennent l'arabe.

- 7 Néanmoins, le contenu des lettres ne nous permet pas de déduire s'ils employaient l'arabe de manière courante dans leur vie quotidienne ; il nous montre que l'arabe commence sa percée en dehors du milieu strictement arabo-musulman ¹². Au IX^e siècle, cette tendance se précise. À cette époque, nous avons de nombreux exemples de lettres ou d'autres documents privés qui comportent un texte en arabe d'un côté, et un autre sans aucune relation avec le premier, en copte, de l'autre ¹³. Le texte en copte n'est pas obligatoirement antérieur à celui en arabe ; nous avons même des exemples de palimpsestes où un document écrit en arabe a été réutilisé pour la copie d'un texte en copte. En revanche, des textes privés « mixtes », où l'auteur passe d'une langue à une autre, sont très rares ¹⁴. Dans certaines lettres, écrites en copte, nous trouvons la formule de salutation, la *basma*, et le nom du destinataire écrits en arabe ¹⁵. Des habitudes d'écriture arabe sont reproduites par les milieux lettrés coptes. Des formules de politesse arabes qui, au départ, étaient utilisées par des musulmans et référaient à une culture coranique sont employées par des chrétiens dans leur correspondance. Ainsi, l'arabe devient une référence normative. À partir du moment où l'on écrit en arabe, on essaie de montrer que l'on est de culture arabe et la référence demeure l'arabe classique. On constate quelque fois que l'auteur a volontairement cherché à « classiciser » sa langue, a essayé d'éviter des formes grammaticales qui lui ont paru trop proches du dialectal et en est arrivé à faire des fautes de grammaire (« hypercorrection »). Les linguistes utilisent à ce propos le terme de « moyen arabe » pour désigner cette langue particulière dans laquelle on trouve souvent un mélange de dialectalismes, d'arabe « substandard » et d'arabe classique. Dans d'autres lettres, écrites en arabe uniquement, une croix tracée à côté de la *basma* est le seul indice qui nous montre qu'il s'agit de correspondance entre des chrétiens. D'un point de vue linguistique, on ne remarque aucune différence dans la langue écrite, quelle que soit l'origine communautaire de l'auteur. Dans une longue missive datant également du IX^e siècle, écrite en arabe, quelques détails nous permettent de dire qu'il s'agit d'un échange épistolaire entre des chrétiens, dont un qui réside à Fustât ¹⁶. On constate donc qu'au IX^e siècle, des chrétiens qui vivent dans la capitale ont complètement intégré l'emploi de l'arabe, y compris pour leur usage privé. Connaissent-ils encore le copte ou n'en ont-ils gardé qu'une pratique orale ou limitée au domaine liturgique ? Pour l'instant, on ne peut que spéculer sur la question.
- 8 Vers le X^e siècle, l'arabe est la langue la plus fréquemment utilisée dans les papyrus, privés ou d'une nature plus officielle. Les derniers exemples de papyrus privés écrits en copte datent de la première moitié du XI^e siècle. Un contrat datant du X^e siècle nous apprend que dans une petite ville du sud du Fayyout (Tutân, Tebtynis à l'époque ptolémaïque et romaine), on trouve des gens, probablement issus d'un milieu social assez aisé, qui ne comprennent pas du tout l'arabe. Il est précisé ¹⁷ que la personne principalement concernée par ce contrat, une femme, a dû se faire expliquer le contenu du document en copte (*wa fassira lahâ bi-1-'agamiyya*). Cet exemple nous rappelle que la documentation écrite ne reflète pas nécessairement la réalité de la langue parlée. L'acte officiel a été consigné en arabe alors qu'au moins une des parties concernées ne le comprenait pas du tout. Comme à l'époque byzantine, le bilinguisme a dû être chose courante dans les milieux lettrés pendant une période de transition. Des papyrus privés

coptes contiennent parfois un terme ou la date en arabe. On connaît au moins un exemple de texte arabe, datant du XIII^e siècle, transcrit en caractères coptes¹⁸. Ceci pourrait étonner, mais il s'agit finalement d'un phénomène tout à fait semblable à ce que l'on rencontre dans les écrits judéo-arabes de la Geniza, notamment, où des textes arabes sont transcrits en caractères hébreux. En ce qui concerne ces tentatives en « copto-arabe », le fait qu'elles aient été sans suite montre qu'en Égypte, l'arabe sera intégré dans la culture égyptienne assez tôt, y compris dans les milieux chrétiens, même si la littérature chrétienne nous parle parfois d'une certaine réticence vis-à-vis de ce phénomène.

- 9 Il faudra prendre en considération d'importantes différences régionales. Certes, nous avons des chrétiens qui vivent à Fustât au IX^e siècle, et pour qui l'arabe semble être devenu la langue principale. Mais dans les provinces, la situation se présente certainement de manière très différente. On rencontre des différences selon que l'on se situe dans la capitale ou dans une petite ville provinciale, selon que l'on se trouve dans une région fortement marquée par l'arrivée de groupes arabes (comme le Delta oriental, par exemple) ou dans une campagne peu touchée par la présence des tribus. Une ville comme Assouan, qui constitue un relais imponent pour le commerce international, aussi bien pour la Nubie et le Soudan que pour l'Arabie, doit certainement comporter une assez forte proportion d'arabophones dès les VIII^e-IX^e siècles (marchands, intermédiaires, lettrés...) alors qu'elle se situe aux confins du pays¹⁹. Les conditions particulières de préservation des sites archéologiques du Sa'id (climat très sec, sites souvent situés à la lisière du désert, ou sur des tertres bien à l'abri de l'inondation) font que l'essentiel de la documentation papyrologique provient de ces régions. Cette source, si riche pour la connaissance de l'histoire de l'Égypte, ne reflète que rarement la situation dans le Delta ou à Alexandrie. On peut supposer que le copte a dû se maintenir durablement dans des régions restées longtemps à forte majorité chrétienne comme la Moyenne et la Haute-Égypte²⁰. Citons encore une fois l'exemple de Tutûn, où il est explicitement dit qu'il a fallu traduire le contenu du contrat en copte. Mais l'arabe pénètre malgré tout dans les petites villes de province, y compris dans les campagnes reculées, ainsi que nous le montre la quantité assez importante de papyrus arabes, datant pour la plupart du IX^e et du X^e siècles²¹, qui nous sont parvenus. Il est certain que la documentation écrite ne reflète en principe que les connaissances d'une faible proportion de la population, les lettrés, mais le contenu de certains papyrus nous apprend qu'en dehors des usages purement administratifs (registres fiscaux), l'on a assez facilement recours à l'écrit-messages de salutations, doubles de reçus ou de reconnaissances de dettes, contrats de vente très détaillés portant sur la moindre transaction²². Certes, ce sont encore les conditions de préservation particulières à l'Égypte qui ont permis à ce type de documents de parvenir jusqu'à nous, mais il est clair, en tout cas, que par rapport à l'Occident aux mêmes époques, nous nous trouvons ici dans une société où l'écrit est un phénomène répandu, non uniquement réservé à un groupe social strictement délimité. Parmi les marchands, les notables mais également les propriétaires terriens, on trouve des gens ayant une pratique courante de l'écrit. Celle-ci n'est pas réservée aux administratifs ou aux lettrés traditionnels, hommes de religion ou hommes de loi. Les couches de fouilles archéologiques datant des VIII^e-X^e siècles livrent presque toujours des ostraca sur des sujets divers (reçus, brouillons, petits messages) en plus de quelques papyrus, et ceci dans les quartiers modestes ou aisés. Ceci ne veut pas dire qu'il faut nier l'importance de la culture orale à ces époques ; au contraire, nous nous situons en des temps où il est possible d'être cultivé, de goûter les plaisirs de la littérature et de la poésie, de véhiculer un héritage culturel... tout en étant analphabète. Mais pour les échanges courants, la

papyrologie nous permet de dire que l'écrit joue un rôle plus important que l'on aurait pu le soupçonner, et que cette tradition remonte probablement au moins à l'époque romaine, peut-être même ptolémaïque. À partir des XIe-XIIe siècles, le papier a pour l'essentiel remplacé les papyrus et les *ostraca* mais les couches archéologiques qui portent sur ces époques continuent à fournir suffisamment de fragments pour que l'on puisse penser que cette conception de l'écrit va subsister relativement longtemps en Égypte.

- 10 Les monastères sont des lieux où le copte fut longtemps utilisé, dans la pratique liturgique comme dans la pratique écrite. Les sources littéraires émanant de ces lieux nous renseignent également sur le passage progressif à l'utilisation de l'arabe ²³. Dès le Xe siècle, le besoin d'expliquer la liturgie en arabe se fait sentir, et c'est également du Xe siècle que datent les premières traductions des textes coptes en arabe ainsi que les premiers écrits chrétiens rédigés directement en arabe. Un texte chrétien remontant probablement au IXe siècle évoque avec désespoir le changement culturel que vont subir les chrétiens au contact des Arabes : l'auteur prévoit, en le déplorant, que les chrétiens abandonneront leur langue pour adopter l'arabe ²⁴. En effet, à la fin du XIIIe et au début du XIVe siècle, le copte semble n'être plus qu'une langue morte : c'est en arabe qu'un certain Athanase de Qûs rédige sa grammaire de la langue copte, en s'inspirant des modèles de grammairiens arabes ²⁵. De nombreux fragments d'ouvrages chrétiens des XIIIe et XIVe siècles comportent le texte en copte avec la traduction en arabe sur la même page ²⁶.
- 11 D'un point de vue linguistique ou philologique, l'apport de l'arabe que l'on trouve dans les papyrus est très précieux. En tant qu'historienne, il ne s'agit pas pour moi d'approfondir cette question ²⁷, mais je me permettrai de faire quelques remarques qui relèvent plutôt de l'histoire culturelle du monde arabo-musulman auquel appartient l'Égypte dès ces époques. D'après le vocabulaire administratif employé dans ces papyrus arabes, on constate que des termes d'origine grecque ou parfois latine sont assez courants dans les exemples les plus anciens : *qustal* (percepteur des impôts), *tabi*, *tubûl* (registres d'impôts ou paiement échelonné de ceux-ci), *usîya* (grand domaine), *màzûl* (sorte de chef de village), *duks* (chef militaire) ²⁸. Or, à partir du IXe siècle (IIe siècle de l'hégire), ce sont des termes d'origine persane qui font leur apparition dans le vocabulaire administratif (le terme *gahbad* viendra remplacer *qustâl*) ainsi que dans d'autres domaines : commerce (*suftaga*, lettre de change); ou botanique ²⁹. Les exemples ne sont peut-être pas assez nombreux pour que l'on puisse tirer des conclusions décisives sur la question. Mais comme par ailleurs, - après la chute de la dynastie omeyyade au milieu du VIIIe siècle et le déplacement de la capitale à Bagdad, on assiste à une « orientalisation » de la culture égyptienne dans d'autres domaines, -notamment artistiques, il me paraît intéressant de relever l'existence de ce phénomène dans le domaine de la langue. D'autre part, les chercheurs ont utilisé les papyrus arabes pour des analyses portant sur des questions plus proprement linguistiques, en particulier sur le moyen arabe ³⁰. Je ne fournirai ici que quelques remarques générales. Les papyrus arabes les plus anciens que nous connaissons émanent d'une administration centrale et sont toujours de nature officielle. L'arabe employé est assez rigoureux, même si dans certains, comme ceux de la correspondance de Qurra mentionnée plus haut, on rencontre déjà des particularités propres au moyen arabe. Mis à part les quelques exemples lexicaux que je cite ci-dessus, on ne détecte pas d'influence directe du grec dans la langue, y compris dans les papyrus bilingues. Au fur et à mesure que l'usage de l'arabe devient de plus en plus fréquent dans les papyrus, on assiste à l'émergence du moyen arabe comme un phénomène général, que l'on retrouvera à tous les niveaux. De même, le copte semble avoir très peu influencé le moyen arabe

égyptien, à l'exception de quelques apports au niveau du vocabulaire ³¹. La plupart des linguistes s'accordent maintenant pour dire que l'émergence du moyen arabe est le résultat d'un développement interne à l'arabe même, et non pas celui de l'influence d'une autre langue, comme le grec ou le copte en ce qui concerne l'Égypte. En revanche, dans la masse de papyrus qui traitent de questions d'argent, de paiement d'impôts, de comptes, de dimensions de terrains, les chiffres sont toujours écrits selon le système grec ou copte (ou éventuellement en toutes lettres, en arabe). Les chiffres dits « arabes » - en réalité indiens - n'ont été utilisés que bien plus tardivement.

- 12 La toponymie du paysage égyptien donne également quelques indices sur l'arabisation du pays ³². La toponymie égyptienne comprend des termes d'origine égyptienne (dont le copte constitue donc la forme la plus récente), grecque, araméenne, arabe, etc. Les termes toponymiques arabes apparaissent assez tôt dans les papyrus mais restent longtemps rares. Jusqu'à la fin du XIe siècle, la plupart des toponymes que l'on rencontre dans les papyrus ne sont pas arabes. Puis se formeront des toponymes qui combinent un terme arabe et un terme « autochtone » par exemple, Munsat Itsâ, Minyat Abu Sâlim, Sâqiyat Bahmû... Dans les campagnes, les premiers toponymes arabes sont souvent en relation avec l'irrigation (Halig al-Sant, Qantara, Sâqiyat Mûsâ, etc.). Sinon, les premiers toponymes arabes que l'on rencontre dans les papyrus sont souvent des toponymes urbains de Fustât ou d'al-Asmûnayn. D'après les listes fiscales, au XIIIe siècle ³³, le pourcentage de toponymes arabes reste toujours moins élevé que celui des toponymes non arabes (de 10 à 21 %, ou 32 à 40 % si l'on tient compte des toponymes « mixtes », c'est-à-dire arabe plus une autre composante). Aux XIVe et XVe siècles ³⁴, la part des toponymes arabes a nettement augmenté (de 25 à 36 %, ou 39 à 50 % avec les « mixtes » et selon les régions). Dans les toponymes arabes, nous avons des traductions de termes « locaux » en arabe, des toponymes purement arabes qui correspondent à des créations nouvelles et enfin, des termes qui paraissent arabes mais qui constituent en fait l'ultime transformation d'un terme non arabe qui s'est déformé pour être prononçable en arabe, pour prendre une allure tout à fait arabe comme Abu Girg qui dérive de l'égyptien ancien Pa-Kerkê, « la fondation », ou Banî Swayf que l'on retrouve dans les sources médiévales sous la forme de Manfaswayh ou Manqaswayh ³⁵, Manfusnah ³⁶ ou Manqusnah ³⁷.
- 13 L'arabe s'est donc imposé dans le paysage culturel égyptien en l'espace de quelques siècles. Le processus a été plus ou moins rapide selon la région ou le milieu social. S'agissant de périodes pour lesquelles les sources historiques ne sont pas forcément très loquaces, il n'est pas toujours facile de cerner avec précision l'évolution de ce phénomène. Il est évident que les diverses sources littéraires ne sont pas à négliger. Mais la documentation papyrologique constitue dans ce contexte un apport précieux, d'autant qu'il s'agit souvent de textes traitant de sujets assez terre-à-terre. Elle nous donne quelques points de repères concrets qui peuvent aider à comprendre le contexte culturel de l'époque. Quand, au IXe siècle, dans une famille chrétienne, on correspond en arabe, cela a une signification plus forte pour le processus d'arabisation que lorsqu'on constate le même phénomène à la fin du XIe siècle. Cette documentation apporte également des connaissances supplémentaires sur la nature de l'arabe écrit de ces époques anciennes. Pour avoir une vision plus précise de la question, il faudrait élargir la problématique et chercher à savoir exactement qui écrit en copte à des époques « récentes » comme les IXe-Xe siècles (en dehors du clergé), et inversement, qui écrit en arabe à des époques « anciennes » comme les VIIIe-IXe siècles (en dehors de la communauté purement arabe). Il est remarquable de noter comment un pays comme l'Égypte, qui a gardé une certaine

identité propre tout en ayant été incorporé dans l'empire musulman, s'est par ailleurs profondément arabisé, y compris dans des milieux non musulmans (chrétiens comme juifs). La documentation papyrologique contribue à souligner ce fait culturel : l'arabe devient dès le Xe siècle, et souvent même dès le IXe siècle, la norme de tout écrit. En revanche, elle ne nous apprend pas si ce passage a été vécu comme une aliénation culturelle de la part de l'élite égyptienne ou si cela a été ressenti comme un moyen d'accès à un monde extérieur plus vaste, le monde musulman.

BIBLIOGRAPHIE

- ABBOTT N., *The Kurrah Papyri from Aphrodito in the Oriental Institute*, The University of Chicago Oriental Institute Studies in Ancient Civilization. 15, Chicago, 1938.
- DIEM W., *Arabische Briefe auf Papyrus und Papier der Heidelberger Papyrus Sammlung*, Harrasovilz, Wiesbaden, 1991.
- DIETRICH A., *Arabische Briefe aus der Papyrussammlung der Hamburger Staats- und Universitäts-Bibliothek*, Hamburg, 1955.
- GROHMANN A. :
- « Aperçu de papyrologie arabe », *Étude de papyrologie*, I, Le Caire, 1932.
 - *Arabic Papyri in the Egyptian Library*, 6 vol., Le Caire, 1934-1956.
 - *Einführung und Chrestomathie zur arabischen Papyruskunde. I. Einführung*. Monographie Archivum Orientalniho, J. Rypka éd., 13, Prague, 1954.
 - GROHMANN A. & KHOURY R.G., *Chrestomathie de papyrologie arabe : documents relatifs à la vie privée, sociale et administrative dans les premiers siècles islamiques*, Brill, Leyde, 1993.
- HOPKINS S., *Studies in the Grammar of Early Arabic. Based upon Papyri Datable to before A.H. 300/A.D. 912*. London Oriental Series, vol. 37, Oxford University Press, 1984.
- KARABACEK J., *Papyrus Erzherzog Rainer. Führer durch die Ausstellung*, documents arabes décrits par J. Karabacek, Vienne, 1894,
- KHAN G., *Selected Arabic Papyri*, Studies in the Khalili Collection, vol. I, The Nour Foundation and Oxford University Press, Oxford, 1992.
- RAGHEB Y., *Marchands d'étoffe du Fayyout au IIIe/IXe siècle d'après leurs archives (actes et lettres)*, I, II, III et V/1, Cahiers des Annales islamologiques, Ifao, Le Caire, 1982-1996.

NOTES

1. Cette communication doit beaucoup aux considérations de Christian DÉCOBERT dans son article « Sur l'arabisation et l'islamisation de l'Égypte médiévale », *Itinéraires d'Égypte, Mélanges offerts au père M. Martin*, Ifao, Le Caire, 1992, p. 273-300.

2. Voir notre courte bibliographie en fin d'article, notamment GROHMANN A., « Aperçu de papyrologie arabe », *Études de papyrologie*, I, Le Caire, 1932, p. 275-284, sur l'importance de la papyrologie pour l'histoire de l'Égypte médiévale.
3. ANAWATI G. C., « Factors and Effects of Arabization and Islamization in Medieval Egypt and Syria », *Islamand Cultural Change in the Middle Age*, S. Vryonis éd., Wiesbaden, 1976, p. 17-41. GARCIN J.-Cl. « L'arabisation de l'Égypte », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 43, numéro spécial « Monde arabe, migrations et identités », 1987, p. 130-137. DÉCOBERT C., *op. cit.* RUBENSON S., « Translating the Tradition: Some Remarks on the Arabization of the Patristic Heritage in Egypt », *Medieval Encounters*, Leyde, 1996.
4. LAPIDUS I. M., « The Conversion of Egypt to Islam », *Israël Oriental Studies*, II, 1972, p. 248-262. BULLIETT R. W., *Conversion to Islam in the Medieval Period. An Essay in Quantitative History*, Cambridge (Mass.), 1979.
5. Par « moyen arabe », les linguistes et les philologues entendent la forme d'arabe écrit que l'on rencontre dans un certain type de textes du Moyen-Âge et qui est souvent teintée de dialectalismes. Les papyrus ont fourni d'assez nombreux exemples de cet arabe ainsi que des textes arabes rédigés en d'autres scripts, par exemple en hébreu ou en syriaque. Voir BLAU J., *The Emergence and Linguistic Background of Judeo-Arabic, A Study of the Origins of Middle Arabic*, Scripta Judaïca, V, Oxtord, 1965 (réédition 1981), ou HOPKINS S., *Studies in the Grammar of Early Arabic Based upon Papyri Datable to before A.H. 300/A.D. 9T2*, London Oriental Series, vol- 37, Oxford University Press, 1984. Madiha DOSS s'étend sur la question de ce moyen arabe dans sa contribution à ce numéro.
6. KARABACEK J., « Arabische Abtheilung », *Papyrus Erznerzog Rainer, Führer durch die Ausstellung*, (PERF), Vienne, 1894, n° 558 et GROHMANN A., « Aperçu de papyrologie arabe », *op. cit.* note 1, p. 41-42.
7. PERF, n°555, 557, 559, 561.
8. BECKER C. H., « Arabische Papyri des Aphroditofunde », *Zeitschrift für Assyriologie*, XX, 1907, p. 68-104. *Id.* Historische Studien über das Londoner Aphroditowerk », *Der Islam*, 11, 1911, p. 359-371. ABBOTT N., *The Kurrah Papyri from Aphrodite in the Oriental Intitute*, The University of Chicago Oriental Institute Studies in Ancient Oriental Civilization, 15, Chicago, 1938, RAGIB Y « Lettres nouvelles de Qurra b. Sharik », *Journal of Near Eastern Studies*, Arabic and Islamic Studies in Honour of Nabia Abbott, 40, 3, 1981, p. 173-187.
9. Voir l'introduction de RÉMONDON R., *Papyrus grecs d'Apollônos Anô*, Documents de fouilles de l'Ifao, t. XIX, Le Caire, 1953.
10. WEILL J;D., « Papyrus arabes d'Edfou », *BIFAO*. XXX, 1931, p. 33-44. RÉMONDON D. S., « Cinq documents arabes d'Edfou », *Mélanges islamologiques*, II, 1954, p. 103-112. RÂGIB Y. « Quatre papyrus arabes d'Edfou », *Annales islamologiques*, XIV, 1978, p.1-14.
11. RÂGIB Y., « La plus ancienne lettre arabe de marchand », *Documents de l'Islam médiéval. Nouvelles perspectives de recherche*, éd. Y RAGIB, Actes de la table ronde organisée par le CNRS (Paris, 3-5 mars 1988), Ifao, Le Caire, 1991, p. 1-10.
12. JAHN K., « Vom frühislamischer Briefwesen. Studien zur islamischen Epistolographie der ersten drei Jahrhunderte der Higura auf Grund der arabischen Papyri », *Archiv Orientalni*, IX, 1937, p. 153-200 (la lettre n°12, notamment).
13. Par exemple, .dans LEVI DELLA VIDA G., « Arabic Papyri in the University Museum in Philadelphia (Pennsylvania) », *Atti della Accademia Nazionale dei Lincei*, Serie ottava, Memorie, vol, XXV (1981-1982), Rome, 1982, p. 3-240, n° 57, 79, 81, 88, 89, 90, 91, 92. En ce qui concerne le texte arabe, il s'agit de lettres privées ou de lettres d'affaires.
14. On trouve dans la collection de papyrus de Heidelberg un papyrus médical avec des parties écrites en grec, en copte et en arabe.
15. LEVI DELLA VIDA, *op. cit.*, n° 110.

16. ANAWATI G. & JOMIER J., « Un papyrus chrétien en arabe (Égypte, IXe siècle ap.J.-C.) », *Mélanges islamologiques*, II, 1954, p. 91-102. Voir le texte donné en annexe par Madiha DOSS.
17. FRANTZ-MURPHY G., « A Comparison of the Arabic and Earlier Egyptian Contract Formularies », Part I : the Arabic Contracts from Egypt (3rd/9th - 5th/11th centuries), *Journal of Near Eastern Studies, Arabic and Islamic Studies in Honour of N. Abbott*, 40, 1981, p. 202-225.
18. BLAU J., « Some Observations on a Middle Arabic Egyptian Text in Coptic Characters », *Studies in Middle Arabic and its Judaeo-Arabic Variety*, The Hebrew University, Jerusalem, 1988, p. 145-194.
19. Un très beau papyrus arabe retrouvé à Qasr Ibrim, en Nubie (aujourd'hui exposé au Musée islamique du Caire), daté de 141/758, porte sur les relations entre l'Égypte et la Nubie. Voir HINDS M. & SAKKOUT H. « A Letter from the Governor of Egypt to the King of Nubia and Muqarra Concerning Egyptian-Nubian Relations in 141/75 », *Studia Arabica & islamica: Festschrift for thsàn 'Abbâs*, Wadâd al-Qâdi ed., Beyrouth, 1981, p. 209-229, et PLUMLEY J. M., « An Eighth Century Arabic Letter to the King of Nubia », *Journal of Egyptian Archaeology*, LXI, 1975, p. 241-245. Certes, il s'agit d'un document très officiel, qui n'est donc pas particulièrement représentatif de l'arabisation de la région.
20. Restons cependant prudents en exposant ce genre d'hypothèses car, par ailleurs, en observant l'évolution de la toponymie par exemple, on remarquera que le Delta qui, globalement, a été islamisé plus tôt que la Haute-Égypte, a longtemps gardé une plus forte proportion de toponymes non arabes que certaines régions de la Haute ou la Moyenne-Égypte. Et n'oublions pas que des monastères qui ont joué un rôle important dans la culture chrétienne médiévale égyptienne se trouvaient à Alexandrie, dans le Wâdi Natrûn, tout comme dans d'autres régions du Delta.
21. A partir du XIe siècle, le papyrus va se raréfier et la plupart des documents trouvés sur des sites archéologiques sont écrits sur papier. De nombreux papiers datant des XIe et XIIe siècles, et parfois même d'époques plus tardives, proviennent notamment du site d'al-Asmûnayn, en Moyenne-Égypte, et du Fayyoum.
22. Voir par exemple les publications de GROHMANN A., en particulier *Arabie Papyri in the Egyptian Library*, 6 vol, Le Caire, 1934-1956, et KHAN G., *Selected Arabic Papyri*, Studies in the Khalili Collection, vol. I, Oxford, 1992.
23. Voir à ce sujet l'article de RUBENSON S. (op, cit.)
24. *L'apocalypse* de Samuel de Qalamûn, cité par DECOBERT Ch., op. cit., p. 288-299.
25. BAUER G., *Athanasius von Qûs, Qilâdât al-tahrir fî 'ilm al-tafsir, Eine koptische Grammatik in arabischen Sprache aus dem 13/14 Jahrhundert*, Freiburg im Breisgau, 1972.
26. LEVI DELLA VIDA, op. cit. n°157, 158, 159, 160, 161, par exemple.
27. Voir à ce sujet la contribution de M. DOSS.
28. Voir par ex. GROHMANN A., « Griechische und lateinische Verwaltungstermini im arabischen Ägypten », *Chronique d'Égypte*, XIII/XIV, 1932. p. 275-284.
29. Dans le vocabulaire des plantes aromatiques et médicinales, on trouve, à partir de la fin du VIIIe siècle et surtout au IXe siècle, de nombreux termes d'origine persane comme, par exemple, *tabarhûn*, *argawân* (DAVID-WEILL J., « Papyrus arabes du Louvre, II », *Journal of Economic and Social History of the Orient*, XIV, 1971, n° XVII).
30. En particulier les travaux de BLAU ou de HOPKINS mentionnés plus haut. La plupart des auteurs qui ont publié des papyrus ont attiré l'attention sur les particularités ou les « anomalies » éventuelles qu'ils ont rencontrées dans les documents présentés.
31. L'apport du copte dans l'arabe dialectal de l'Égypte contemporaine a fait l'objet de plusieurs discussions ; BISHAI W. B., « Notes on the Coptic Substratum in Egyptian Arabic », *Journal of the American Oriental Society*, vol. 80, July-Sept. 1960, p. 225-229. *Id.*, « Nature and Extent of Coptic Phonological Influence on Egyptian Arabic », in *Journal of Semitic Studies*, 6,1961, p. 175-182. *Id.*, « Coptic Grammatical Influence on Egyptian Arabic », *Journal of American Oriental Studies*, 82,1962, p. 285-289. *Id.*, « Coptic lexical influence on Egyptian Arabic », *Journal Of Near Eastern Studies*,

23,1964, p. 39-47. PALVA H., « Notes on the Alleged Coptic Morphological Influence on Egyptian Arabic », in *Orientalia Suecana*, XVIII, 1970, p. 128-136. BEHNSTEDT P., « Weitere Koptische Lehnwörter im Agyptisch-Arabischen », *Die Welt des Orients*, XII, 1981, p. 81-98.

32. Cette question fait l'objet d'un article à paraître prochainement dans les *Annales Islamologiques*, XXX, 1996.

33. IBN MAMMÂTH, *Kitab qawânîn al dawâwin*. A. S. Atiya éd., Le Caire, 1943. AL-NÂBULSI, *Tarih al-Fayyûm wa bilâdihî*, B. Moritz éd., publ. de la Bibliothèque khédiviale, vol. XI, Le Caire, 1899, réédition, Dâr al-Jil, Beyrouth, 1974.

34. IBN AL-GÎ'ÂN, *Kitâb al-tuhfa al-sanniyya*, Maktabat al-Kulliyya al-Azhariyya, Le Caire, 1974. IBN DUQMÂQ, *Kitâb al-intisâr li wasitat 'aqd al amsâr*, rééd. Dâr al-Afâq al Gadida, Beyrouth, s. d.

35. IBN MAMMÂTH, p. 191.

36. IBN AL-GÎ'ÂN, p. 172.

37. IBN DUQMÂQ V, p. 10.

INDEX

Mots-clés : arabisation, copte (langue), arabe (langue), linguistique